

## Effractions : le podcast #8. Laurent Demanze parle de *Saturne*

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La deuxième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 25 février au 1<sup>er</sup> mars 2021.



## Présentation de *Saturne* de Sarah Chiche par François Patriarche, bibliothécaire à la Bpi

4 mai 2019. Une femme aux yeux bleus interrompt Sarah Chiche après une conférence. Elle a bien connu son oncle, son grand-père et sa grand-mère. Ses parents travaillaient dans leur clinique. Elle a bien connu son père aussi. Elle lui dit : « Vous avez son sourire ». Cette brève rencontre joue comme un détonateur. Sarah Chiche repense à cette promesse qu'elle s'était faite, il y a bien des années déjà, d'écrire un livre sur tous ces personnages qui ont hanté son enfance.

Elle reconstitue alors les épisodes du roman familial. Elle élabore son récit de filiation. Sa famille a construit dans le temps un véritable empire médical à Alger. Puis, suite à la guerre d'Algérie, elle a dû quitter le pays mais a réussi à rebondir en ouvrant une nouvelle clinique en Normandie. Somptueuse réussite ! La clinique attire les meilleurs médecins ! L'argent coule à flot ! Mais le père de Sarah Chiche se détourne de cette réussite. Il refuse de devenir médecin, commence une relation avec une femme aux origines obscures et surtout meurt d'un cancer en laissant une fille âgée de quelques mois. Cette fille deviendra l'autrice du roman que nous sommes en train de lire.

Sarah Chiche tente de reconstituer les événements et les causes qui l'ont menée à une terrible dépression de 2002 à 2005, au moment où elle hérite de sa grand-mère. On comprend que le roman familial qu'elle a restitué pas à pas avec le lecteur permet de débusquer les origines de la mélancolie. Elle donne ainsi une forme à ce qui est pourtant obscur, insaisissable, intangible. Une parfaite démonstration du pouvoir de l'écriture qui, d'après Sarah Chiche, se situe justement là où intervient la mélancolie.

## Lecture d'un extrait de *Saturne* (p.203-204) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

Maintenant que tous ceux dont il est question ici, ou presque, ont été portés en terre, me reste le souvenir de ce qui, en eux, fut beau, fut digne, fut courageux, et grand, et aussi diverses babioles, un peu de vaisselle, des lettres d'amour de mon père à ma mère et des lettres d'insultes de mon oncle à ma mère, qui forment, au fond, les deux faces d'une même médaille. Parfois, on croit en avoir fini avec la douleur, et puis, on tombe sur une lettre, une photographie, une brosse à cheveux, la paire de lunettes du défunt, ou ses cours de deuxième année de médecine, et l'on se cache pour pleurer. On prétend que c'est en revivant, par le souvenir, toute la complexité de nos liens avec la personne disparue que l'on peut supporter de la perdre, accepter de s'en détacher, et, un jour, retrouver le goût de vivre, la joie d'aimer. C'est exact, la plupart du temps.

Mais ce que vivent les gens comme moi, c'est autre chose. Pour nous, le temps du deuil ne cesse jamais. Car nous ne souhaitons surtout pas qu'il cesse. Nous ne voulons pas de son évacuation forcée. Nous ne tenons pas à surmonter la perte. Nous n'aimons pas être consolés, séparés de la chose perdue. Nous vivons, en permanence, dans et avec nos morts, dans le sombre rayonnement de nos mondes engloutis ; et c'est cela qui nous rend heureux. De Saturne, astre immobile, froid, très éloigné du Soleil, on dit que c'est la planète de l'automne et de la mélancolie. Mais Saturne est peut-être aussi l'autre nom du lieu de l'écriture – le seul lieu où je puisse habiter. C'est seulement quand j'écris que rien ne fait obstacle à mes pas dans le silence de l'atone et que je peux tout à la fois perdre mon père, attendre, comme autrefois, qu'il revienne, et, enfin, le rejoindre. Et je ne connais pas de joie plus forte.

## Entretien avec Laurent Demanze, professeur de littérature contemporaine, auteur de *Un nouvel âge de l'enquête*

**François Patriarche** : Pouvez-vous dire en quoi le roman de Sarah Chiche répond à la définition du récit de filiation ?

**Laurent Demanze** : Je verrais au moins trois caractéristiques qui permettent d'intégrer le roman de Sarah Chiche dans les récits de filiation. La première, c'est qu'il propose un décentrement du sujet, qui permet d'élaborer une conception de l'individu prenant en charge la généalogie, la filiation, une lignée sur le temps long, qui va jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle.

La seconde caractéristique, c'est que Sarah Chiche, comme d'autres écrivains de récits de filiation, Annie Ernaux, Pierre Bergounioux ou Pierre Michon, mobilise les outils des sciences humaines. Si les uns et les autres sollicitent plutôt l'histoire et la sociologie, Sarah Chiche de son côté mobilise de manière très importante la psychanalyse.

Enfin, dernière caractéristique, ces écrivains de récits de filiation mobilisent de manière très intense toute une série de médiations pour écrire leur récit. Ce sont souvent des médiations matérielles, historiques – les archives, les correspondances de parents... – mais ce sont aussi des médiations culturelles. Dans ce cadre-là, Sarah Chiche intègre dans son roman des lettres, des films amateurs, mais également toute une série de médiations culturelles qui lui permettent de représenter l'irreprésentable. On pense bien sûr au Goya qui donne son titre au roman, *Saturne*, mais on pense aussi à Jacopo Bassano, avec une représentation du Christ qui est centrale dans le prologue qui représente la mort du père.

**François Patriarche** : Que vous inspire la vision de la mélancolie dans ce livre de Sarah Chiche ?

**Laurent Demanze** : C'est une vision qui, en quelque sorte, fait la synthèse entre deux grandes lignées de représentation de la mélancolie. La mélancolie a une longue histoire médicale, que Sarah Chiche n'ignore pas et qu'elle mobilise tout au long de son récit. Cette longue histoire fait de la mélancolie une humeur, qui est tout à fait matérielle, atmosphérique, qui est celle de l'automne, et la dimension automnale du récit est prégnante. De la même manière, tout au long du récit, Sarah Chiche va centrer les représentations autour d'un imaginaire du noir : le goudron, la tâche noire, le liquide noir... Et, un détail, au moment où elle est confrontée au testament de sa grand-mère, elle va faire une tache noire de café sur le testament. Cet imaginaire du noir est central dans les réflexions sur la mélancolie qui existent depuis l'Antiquité.

L'autre lignée de la mélancolie, c'est la référence psychanalytique. Il y a un texte essentiel, que Sarah Chiche mobilise en sourdine, de manière implicite, c'est celui de Freud, *Deuil et mélancolie*. Dans ce texte, Freud oppose le deuil, qui serait une manière de couper les liens avec le passé, à la mélancolie, qui est une façon d'intégrer le passé dans l'expérience présente. Sarah Chiche fait en quelque sorte le tressage entre ces deux traditions, la tradition médicale et la tradition psychanalytique issue de Freud.

**François Patriarche** : Que pensez-vous de la manière dont Sarah Chiche reconstitue petit à petit le roman familial pour en venir à une définition de ce qu'elle est et de ce qui la pousse à écrire ?

**Laurent Demanze** : Ce qui est vraiment intéressant dans le récit de Sarah Chiche, c'est qu'elle construit son récit comme un véritable palimpseste, qui permet dans une première partie de développer le récit des parents et des grand-parents et dans une seconde partie de se centrer sur son propre parcours à elle. Cette construction en palimpseste, en strates qui se superposent et ne cessent de mobiliser des échos d'une séquence à l'autre, est une conception de l'individu qui est héritier, qui est en quelque sorte le prolongement de ce qu'ont vécu les parents, des drames qu'ont vécus les parents et les grand-parents.

Ce qui est important, c'est de souligner comment Sarah Chiche fait de la figure de l'individu, de ce qu'elle est, l'ombre portée de toutes les souffrances, de tous les deuils qui ont été vécus par les parents et les grand-parents. Mais là où le propos de Sarah Chiche est tout à fait intéressant et stimulant, c'est qu'elle intègre au sein de son récit la question économique de manière tout à fait centrale. Lorsqu'on regarde les autres récits de filiation que j'ai eu l'occasion d'évoquer, ceux d'Annie Ernaux, de Pierre Michon ou de Pierre Bergounioux, ce sont des récits d'individus qui n'ont pas eu d'héritage économique et culturel et qui ont dû,

en resollicitant des figures de vies minuscules, s'inventer un héritage. Ici au contraire, Sarah Chiche est l'héritière d'une grande famille de chirurgiens, et elle est l'héritière d'une colossale fortune qu'elle va dilapider tout au long du récit. Ce n'est donc pas un récit d'héritage mais, en quelque sorte, de déshéritage.

## Lecture d'un extrait de *Saturne* (p.178-179) par Denis Cordazzo, bibliothécaire à la Bpi

J'entends un râle rauque. Je ne sais pas d'où il vient. Je suis couchée dans mon lit en chien de fusil. Le sang semble s'être retiré de mon cœur. Il est sec, minuscule, dur comme un caillou. Je n'arrive plus à lire. Je ne peux plus regarder la télévision ni écouter de la musique. Le gros corps moelleux de ma grand-mère me manque. C'est un manque affreux. Un manque qui racle à l'intérieur des organes et vide tout entre les côtes et le bassin. Je revois ces chambres d'enfance, celle de ma mère, celle de ma grand-mère, celle de mon oncle, ces chambres vides que j'arpente dans le vœu de n'avoir jamais été conçue. Je regarde cette chambre d'hôtel, dans laquelle ce corps qui fut le mien s'endort dans une fatigue si grande qu'elle n'est même plus celle de quelqu'un. Et derrière toutes ces chambres, une porte s'ouvre soudain sur une chambre d'hôpital dans laquelle mon père agonise éternellement tandis que, éternellement, j'attends son retour à la maison.

## Suite de l'entretien avec Laurent Demanze

**François Patriarche** : Est-ce que vous pensez qu'en s'adressant aux « endeuillés », Sarah Chiche les encourage à refuser de faire leur deuil ?

**Laurent Demanze** : Alors c'est un point qui est absolument essentiel dans l'œuvre de Sarah Chiche, c'est qu'elle prend acte d'une situation contemporaine de l'expérience du deuil. On ne cesse d'entendre, à longueur de journaux et d'émissions radiophoniques, cette injonction de faire son deuil, de tourner la page, pour pouvoir se reconstruire comme individu. Des termes comme « résilience » sont au cœur des imaginaires, voire des injonctions qui sont faites à chacun d'entre nous. Sarah Chiche entre en dialogue avec cette injonction, à laquelle elle s'oppose de manière tout à fait nette. Elle refuse de faire son deuil. Son livre est le récit d'un deuil impossible. Que signifie un deuil impossible ? C'est construire un récit qui ne soit pas un récit de la réparation, de la suture, ni même de la consolation. En somme, ce qu'elle dit, c'est que le récit mélancolique qui refuse de faire son deuil est un récit qui refuse d'être du seul présent mais intègre le passé, les figures enfuies, les ascendants, les lignées invisibles. Ne pas faire son deuil, ne pas faire de réparation, essayer, en somme, de ne pas réparer la souffrance, c'est, pour Sarah Chiche, faire en sorte d'intégrer le monde des vivants au sein d'une communauté élargie, qui est celle des vivants et des morts.

Et si on écoute profondément ce que dit Sarah Chiche, une formule revient tout au long du récit, c'est la formule « ni morte, ni vivante ». Elle est dans cet entre-deux, dans cet espace intermédiaire dans lequel elle demande que l'on laisse une place, une forme d'hospitalité aux figures des fantômes.

**François Patriarche** : Êtes-vous d'accord avec Sarah Chiche lorsqu'elle dit que la mélancolie est le lieu de l'écriture ?

**Laurent Demanze** : C'est une belle formule, qui invite à penser l'écriture comme un lieu qu'on habite, la mélancolie comme un lieu qu'on habite. La deuxième partie de son récit est marquée par un véritable souci d'invisibiliser, de sortir de la vie quotidienne, de trouver un refuge en marge du souci et de la presse des jours réguliers. Il me semble qu'à la fois l'écriture, la mélancolie et l'appartement dans lequel elle se retranche constituent ces lieux de refuge dans lesquels Sarah Chiche élabore son récit. Ces lieux de refuge, c'est ce que le philosophe Michel Foucault appelait des hétérotopies, c'est-à-dire des lieux en marge, presque eux-mêmes spectraux. Sarah Chiche se rencogne dans cet espace de protection, de retranchement, de coupure avec les liens quotidiens.

Il me semble que c'est aussi un lieu de transformation. Ce lieu-là, de retranchement, d'invisibilité au monde, aux pressions sociales, que sont nos professions, nos liens amicaux et familiaux, c'est un lieu de véritable alchimie de la pensée ou de la mentalité. Ce qui est important dans ce lieu, c'est qu'il s'agit de transformer le sentiment qu'on a du passé. C'est ce qu'elle dit un peu plus loin, page 201, elle dit : « Quelque chose a changé. » Et c'est parce qu'elle s'est retirée du monde qu'elle a permis qu'il y ait les conditions que quelque chose ait changé.

En somme, le livre de Sarah Chiche est presque un anti-*Yoga* d'Emmanuel Carrère. *Yoga* est un éloge de la prise en charge médicale, un éloge de la prise en charge psychiatrique, tandis qu'au contraire, Sarah Chiche montre que le travail de la mélancolie ne consiste pas dans la prise de neuroleptiques, de thymorégulateurs ou d'antidépresseurs qu'elle consigne et qu'elle met en évidence, mais que le travail de la mélancolie est un travail intérieur. Et pour qu'il y ait ce travail, il faut une forme de sécession envers la presse du monde et les urgences du quotidien. Et c'est ce que propose le livre : se retrancher dans cet appartement qui devient en quelque sorte un nouveau ventre maternel, au moment-même où les figures parentales ont disparu.

## Crédits :

Cet épisode a été préparé par François Patriarche.

Merci aux éditions du Seuil.

Lecture par Denis Cordazzo

Réalisation : Michel Bourzeix et Soizic Cadio

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur [balises.bpi.fr](http://balises.bpi.fr) et sur les plateformes de podcast habituelles.